

POUR UNE FLEUR

A Mlle MARIE-LOUISE G...

Je l'ai toujours, la fleur que vous m'avez donnée,
L'autre matin, avec un sourire charmant.
Elle m'est chère, à moi, bien plus qu'un diamant,
Je l'aime, cette fleur, d'une ardeur effrénée!

Elle n'a pas vécu longtemps : une journée !
La mort des fleurs n'a rien de lugubre, pourtant,
Comme un avaré à qui l'on prendrait son argent,
J'étais tout attristé quand elle s'est fanée !

Je garderai toujours, ainsi qu'une relique,
Cette fleur à qui mon cœur mélancolique
Demande si tout doit, comme elle, aussi finir !

Oh ! non, car, moi, j'ai là, dans mon cœur, une
[chose]
Bien chère, qui vivra plus longtemps qu'une rose,
Plus longtemps qu'un été : c'est votre souvenir !

J.-F. PAINCHAUD.

Montreal, juillet 1881.

ROME ET L'ITALIE

L'unité italienne ne sera jamais faite tant que Rome ne sera pas rendue au Pape. Dans l'unité italienne, rêvée jadis par les grands esprits patriotes et libéraux—Rome était mise à part. Il est vrai que l'ancien système de fédération présidée par le Pape, avait été abandonné. Dans le nouveau système, le patrioisme du St-Père appartenait à l'Italie—moins la ville de Rome et le fameux *vol du chapon*... à peu près un rayon de 16 kilomètres dans la campagne.

Malheureusement, Cavour, qui voyait sa mort venir, voulut se hâter pour tout terminer avant l'arrivée de la mort.

Il adopta le mot d'ordre "Rome capitale."

Il oublia le proverbe non moins fameux : "Rome fatale !"

Le tribun Brofferio m'a dit : "L'Italie est un volcan qui a au sommet un cratère, Rome... Il faut y monter et il ne faut point y demeurer."

A l'heure qu'il est, les esprits révolutionnaires ne sont pas encore convaincus de l'utilité de Rome capitale. Ferrari s'est écrié à la tribune : "Sarebbe mille volte meglio ritornare a Torino." Petrucci della Gattina, notre violent ennemi, dit à cette même tribune, à la fin de 1878 : "Venimmo a Roma—ne partiremmo un di—è presto sia !" (Nous sommes venus à Rome ; un jour nous en partirons, et que ce soit le plus vite possible !)

La reine Marguerite avouait à un évêque qu'en définitive personne n'est content de Rome capitale, excepté les *avocats, professeurs, docteurs, écrivains*.

La reine avait remarqué que c'est après l'entrée de l'Italie à Rome que la tentative de Passante eu lieu à Naples—et qu'elle a dû s'écrier : "Hélas ! on a tiré sur le roi. La poésie de la maison de Savoie est finie !"

* * *

Rome capitale est fatale, parce que le Pape "prisonnier et non pas président" entretient dans l'Italie la résistance religieuse qui entretient à son tour l'esprit de municipalisme. Tout le monde sait que, malgré les grands efforts de centralisation, l'Italie demeure séparée en trois gros tronçons. Ces tronçons sont soudés par le plâtre : du p cte nouveau—mais ce plâtre a besoin de vieillir pour durcir et être solide. Soyez certains qu'au premier grand choc—l'Italie tomberait en trois morceaux—comme la colonne Vendôme renversée par la Commune !

Quoi qu'aujourd'hui abandonné parfois par tout le monde, le cardinal Antonelli n'en a pas moins été souvent un ministre habile. *Parce sepulto ! Paix à sa tombe !* Il dit, un jour, au marquis Costa de Beauregard qui nous l'a rapporté : "Le Saint-Père n'acceptera jamais d'être réduit à la seule ville de Rome. La prison vaut mieux. Le premier système est pratique et peut durer. Le second système, la prison n'est point pratique et ne durera pas."

Mais Cavour avait fait la proposition... Elle fut refusée.

Je connais le tout jeune homme, muni d'un double caractère officiel, qui fut en-

voyé par Cavour à Antonelli. Il avait sa mission écrite dans son portefeuille. En montant les escaliers du Vatican, il chercha ce papier... au milieu de lettres d'amour ! Ce détail infime dit toute l'Italie de ce temps-là ?

Quand Cavour fut près de mourir, le roi alla le voir.

Cavour était assoupi. Le roi restait debout devant la porte d'entrée de la chambre. Cavour ouvrit les yeux et fit : "Ah ! maësta !"

On laissa le roi et le ministre—seuls, pendant cinq minutes. Personne, alors, ne sut ce qui avait été dit. Le roi était très discret sur tout ce qui concernait son Italie, notre cousine, qu'il a tant aimée... il l'était moins pour ce qui regardait ses autres amours.

Cependant le roi raconta plus tard ce qui est écrit aujourd'hui pour la première fois.—Voici :

Toujours très préoccupé de ne pas entrer dans Rome, Victor-Emmanuel fit avec une sorte d'inquiétude à son ministre mourant : "Faut-il donc aller à Rome !"

Cavour leva un peu son bras qui retomba lourdement sur le drap et dit : "Non, c'est remèdjo !"

Le roi a traduit ce geste et cette phrase par un à peu près : "Hélas ! on ne peut faire autrement !" A-t-il exactement traduit ? Je ne sais trop.

* * *

Je ne sais pas davantage si Léon XIII accepterait le compromis que Pie IX avait refusé. Je constate seulement que l'Italie actuelle n'est plus l'Italie de Cavour. Tous ceux qui, comme moi, ont vécu avec l'homme dont le prince de Bismarck est le disciple, savent qu'il eût rendu la ville éternelle à la papauté. Dans son plus fameux discours de la fin de sa vie, n'a-t-il pas dit : "Nous ne devons entrer dans Rome que si nous pouvons faire en sorte que la réunion de Rome à l'Italie n'inspire pas de craintes graves au monde catholique !"

Il ne faut pas juger Cavour par son œuvre incomplète. Il est mort avant l'achèvement de son œuvre... c'est-à-dire au quatrième acte, alors que le grand drame qu'il avait créé devait compter cinq actes.

Les lettres de Massimo d'Azeglio disent le secret de Cavour dont Massimo d'Azeglio, ancien président du conseil des ministres, fut l'ami fidèle. Ce secret—c'est le dessein d'étrangler la Révolution—après s'être servi d'elle.

C'est encore, à l'heure qu'il est, le secret du disciple, le prince de Bismarck. Le chancelier de fer vient de s'écrier : "place au peuple !"

Un jour, d'Azeglio se sentant mourir, prit une plume et écrivit à un Français une sorte de dernière confession. L'Infini l'envahissait déjà comme la mer qui montait au long de Giliut—dans le livre du poète. L'Azeglio écrivait : "J'ai une reconnaissance impossible à traduire par des paroles pour cette France que certains chiens de mauvaise presse de chez nous n'a pas honte d'insulter !"

L'Italie d'aujourd'hui qui attaque la France n'est donc plus l'Italie de ce grand serviteur de la patrie italienne—dont le corps a été enterré par décret royal dans le sanctuaire de Santa-Croce, de Milan, à côté d'Alfieri et de Michel-Ange !

* * *

L'autre jour, j'ai revu sur l'esplanade de côté des Invalides, en face du Sacré-Cœur, Mgr Czacki, nonce du pape ; c'est là que pendant une heure de l'après-midi, il se promène à pied, alors que sa voiture l'attend. Les chevaux noirs ont la forte encolure de ces chevaux italiens qui semblent faits pour les apothéoses. Les nonces à la figure maigre et malade—déjà la figure cardinalice. Son chapeau galonné d'or est rejeté en arrière et à gauche. Il marche en traînant la jambe. Je le vois parler avec ardeur au Père Chocarne, prieur des Dominicains. C'est bien là une scène du *Monte Pinco* d'autrefois à l'heure de la promenade !

Ce prêtre est le représentant de Léon XIII, le grand pape d'aujourd'hui, Léon

XIII qui est plus puissant en Italie, où il est prisonnier—qu'en France où il est encore traité comme souverain.

En Italie, le Pape peut, s'il veut bien, renverser la royauté de la maison de Savoie. Il n'a qu'à se souvenir d'une parole du comte de Cavour : "Prenez garde—quand le suffrage universel sera accepté par la Constitution italienne, le Parlement aura nécessairement une grande majorité papaline et *colina*." Le Pape peut demain se joindre à la Révolution qui, imprudemment, demande le suffrage universel. Il ne l'a pas fait. Il a laissé répéter : *Ne elletti : ne ellettori !* mais, patience !

A côté de cette Italie qui nous menace, il y a l'Italie plus grande qui se souvient du grand remblai de la gare de Magenta—tombe couverte d'herbe—où reposent aujourd'hui 2,500 soldats français... tués pour le profit de l'Italie nouvelle.

* * *

Non ! L'Italie ne peut faire la guerre. Une guerre avec la France briserait, en Italie, tout autant la royauté d'aujourd'hui que la république de demain. Les clairons de la France peuvent faire lever les anciens royaumes ou duchés d'Italie écrasés par la fameuse *idée italienne*. La France peut—on dirait vraiment que Mgr Czacki le pressent—la France peut recommencer la campagne réparatrice de Rome en 1849. La République française se servirait contre l'ennemi—des idées catholiques qu'elle veut étouffer chez elle !... L'Italie—par ses insultes, appelle donc la foudre avec des cloches !

On dit que le roi, ce soldat, s'ennuie bien ! Acculé par la politique à un abîme prochain—il est hanté jour et nuit par les beaux rêves militaires de la maison de Savoie. Ce ne serait point la première fois qu'un prince ait relevé avec son épée la couronne qui penche !

Mais, sire, attendez. Le champ de bataille fatidique se prépare déjà sur les flots ou les bords de la Méditerranée. Les nations armées s'y donneront rendez-vous. Vous ne pourrez être, ô roi que l'alliée de la France. Sinon, malheur à l'Italie, malheur à la Maison de Savoie ! Rome est fatale !

Voici que le général Cialdini a donné sa démission. Il avait sur les mains quelques gouttes de sang français. Son rôle a toujours été difficile, ici. Il va être remplacé par l'un des deux hommes d'Etat que j'ai connus et pratiqués : le comte Menabrea et le comte Robilant. Celui-ci empêcherait par sa seule personnalité la guerre entre les deux nations cousines. Le comte Robilant représente mieux que personne cette Italie que nous avons aimée et qui ne fut pas ingrate. Sa figure est balafnée par une blessure reçue sur le champ de bataille de Novare. Il était aide-de-camp de Victor-Emmanuel, et il est fils du roi Charles-Albert !

Envoyez en France le comte Robilant, sire—et attendez patiemment, avec nous, l'heure où l'horizon lointain et déjà plein de sang, se dégorgera par une de ces ondes périodiques rouges et chaudes, que l'école de Joseph de Maistre du maréchal de Moltke estime nécessaires et divines !...
IGNOTUS.

Trois éléphants viennent d'arriver à Boston, de l'île de Ceylan. On dit que ce sont les plus gros de ces espèces qui aient jamais été amenés en Europe ou en Amérique. Le plus gros des trois a 10 pieds de haut aux épaules, et 12 pieds ailleurs. On doit les conduire à New-York et l'on croit qu'on sera obligé de les faire marcher toute cette distance, vu que les chars à fret ne sont pas assez grands pour les contenir. Si l'on pouvait trouver un bateau à vapeur assez grand pour pouvoir les mettre sur le pont, ou les amènerait par eau. Chacun des éléphants est évalué à \$15,000.

Personne ne peut faire un bon ouvrage, prononcer un beau discours, bien plaider une cause, bien soigner un malade, écrire un article sérieux, si elle se sent indisposée, lourde et avec un cerveau malade, et personne ne devrait rien essayer quand elle est dans ce malaise, qui peut être guéri à si bon marché par les Amers de Houlton. — *Albany Times*.

DUEL ENTRE M. DE SAINT-VICTOR ET M. ASSELIN

C'est le 18 mai, à sept heures du matin, que le duel eut lieu, dans le bois de Plaine, en France, allée de l'*Epousée*.....

Jusqu'au dernier moment, M. Asselin, quoique très brave, montra une grande surprise en voyant l'insistance de M. de Saint-Victor à vouloir se battre au sabre.

—C'est donc un duel à mort qu'il veut, s'écriait-il à chaque instant.

Pendant ce temps, néanmoins, M. de Saint-Victor, disait de son côté à ses témoins :

—J'espère bien que la rencontre n'aura pas de suites et que nous en serons quittes, l'un et l'autre, pour une égratignure, car je ne désire pas la mort de M. Asselin.

Mais, le combat était engagé depuis quelque secondes à peine que M. de Saint-Victor recevait au ventre un coup de pointe terrible..... tandis que M. Asselin avait la joue et la main éraflées, seulement.

M. de Saint-Victor s'affaissa dans les bras de son médecin, M. le docteur Gillot, auquel il dit :

—J'ai touché le premier, mais j'ai mon affaire.

Le sabre de M. Asselin, après avoir perforé le foie et les intestins, avait atteint la colonne vertébrale. La lame avait pénétré de dix-huit centimètres.

Le sang jaillissait à flots, les entrailles pendaient, une partie de l'*epipléon* était tombée sur l'herbe...

M. de Saint-Victor fut placé, évanoui, dans une voiture ; on voulait le ramener chez lui. Mais en route, il fut pris d'une syncope ; on dut s'arrêter au presbytère de Fragny. C'est là que Mme de Saint-Victor et sa fille, informées de la triste nouvelle, accouraient, quelques minutes plus tard, pour recueillir le dernier soupir du blessé.

La consternation, dans le pays, fut profonde, lorsqu'on apprit le trépas de M. de Saint-Victor.

Les témoins, eux-mêmes, consignèrent leurs regrets dans le procès-verbal de la rencontre, en ces termes :

Regrettant profondément l'issue de cette rencontre, nous rendons hommage à la bravoure de ces deux messieurs, et nous déclarons que les choses se sont passées avec la plus parfaite loyauté.

M. Asselin a déclaré qu'en adressant à M. de Saint-Victor l'épithète de *lâche*, il n'avait jamais entendu mettre en doute sa bravoure, mais seulement expliquer que sa conduite lui avait paru, en cette affaire, peu carrée et souterraine.

L'accusation à laquelle M. Asselin avait à répondre le 7 juillet, est celle de blessures faites avec préméditation et ayant amené la mort.

Déclaré coupable, malgré une éloquente plaidoirie de Me Lachaud, M. Asselin a été condamné à quatre mois de prison, et à payer la somme de 100,000 francs, à titre de dommages intérêts à la famille de la victime.

Conseils. — *Vin de framboise* : Pour une quantité de 9½ pintes de framboises écrasées, ajoutez 14½ pintes d'eau, laissez reposer le mélange vingt-quatre heures, passez-le dans un tamis de crin grossier, et, à chaque pinte, ajoutez-y huit onces de sucre et faites-les fermenter.

Vin de gadelles rouges et noires : Un mélange de parties égales de gadelles rouges et noires donne un excellent vin d'un goût supérieur à celui du vin qu'on obtient de l'un ou de l'autre de ces fruits séparément. Ecrasez les gadelles rouges et noires, et, après avoir exprimé le jus, étendez-le d'une pareille quantité d'eau et, à chaque pinte de cette liqueur, ajoutez huit onces de sucre ; mettez-le dans un tonneau en conservant une petite quantité pour le remplir, et placez-le dans un lieu chaud pour le faire fermenter, en ayant soin de remplir le tonneau avec le jus que vous aurez conservé. Lorsqu'il a cessé de fermenter, bouchez-le ; et lorsqu'il sera clair, soutirez et mettez en bouteilles.